

# Les réalisations culturelles spécifiques à l'homo sapiens sapiens



Bruno Kesseli

J'eus il y a peu l'occasion, à la faveur d'une invitation, de savourer un dîner dans un restaurant pour amateurs de grande cuisine. En étudiant le menu, je constatai avec satisfaction que mes réflexes pavloviens étaient intacts et qu'au vu des délices répertoriés, mes glandes salivaires faisaient leur office ainsi qu'il est prévu par la physiologie. Disons-le sans ambages: j'en avais l'eau à la bouche.

Ainsi préparé, j'optai pour le «Menu du Chef» et ses sept plats environ qui, culinairement parlant, ne laissaient rien à désirer. A la commande, je demandai que l'on me serve la seconde entrée sans foie gras; en bonne professionnelle, la serveuse en prit note avec un hochement de tête à peine perceptible. Un collègue prit quant à lui mon renoncement comme prétexte pour souligner qu'il souhaitait absolument qu'on lui serve son entrée avec foie gras...

Chacun ses goûts, certes, et il va de soi que se priver de manger du foie gras ne fait pas de moi un homme meilleur que les autres (quoique..., intuitivement, peut-être un peu – il faut bien que j'en retire un quelconque bénéfice). D'autant que ce soir-là comme pratiquement tous les autres jours de ma vie, loin d'agir de manière cohérente, j'ai ingurgité – avec un indéniable plaisir – divers aliments dont, éthiquement parlant, l'origine n'était sans doute pas totalement indiscutable.

Mais voilà, chacun a ses limites. Les miennes sont outrepassées lorsque j'imagine la scène suivante: un réduit sombre, plein à craquer d'oies offrant un spectacle désolant et parvenant à peine à remuer dans leurs cages individuelles. Et au beau milieu, un robuste garçon de ferme semblant s'ennuyer qui attrape les volatiles l'un après l'autre à l'arrière de la tête, enfourme habilement un tuyau de métal dans leur cou délicat puis actionne un bouton et, en quelques dixièmes de seconde, leur injecte ainsi une bouillie alimentaire qui fera, en l'espace de quelques semaines, acquérir à leur foie un volume considérablement plus important qu'il ne l'est au naturel.

S'il venait à l'idée de quelqu'un de nourrir des êtres humains de cette manière, il ou elle ne resterait pas longtemps en liberté: nous vivons dans une société humaine, n'est-ce pas? Et nul ne souhaiterait davantage une telle torture à son petit chat nourri au Whiskas, à son Pinscher nain, à son canari ou au hamster des enfants. Car la nécessité de traiter les animaux domestiques conformément à leurs besoins, et ce jusque dans les moindres détails, s'est imposée dans les milieux éclairés – et va même parfois jusqu'à d'étonnantes extrémités.

Quelque chose aurait-il mal tourné? En a-t-il un jour été autrement? Une chose est sûre: en ce qui concerne la consommation de viande, notre culture alimentaire serait impensable sans l'élevage industriel de masse. Et ce dernier est difficilement compatible avec un élevage respectueux des animaux. Sans vouloir trop m'avancer dans le domaine de la biologie évolutive, le fait que des animaux se fassent chasser, tuer et manger (par d'autres animaux ou par des humains) me semble correspondre au programme de l'évolution. Mais que des bêtes restent enfermées durant toute leur existence dans des conditions absolument indignes est par contre une réalisation culturelle spécifique à l'homo sapiens sapiens.

Aussi, dans un domaine jouissant, certes, d'une forte considération mais n'étant nullement essentiel à la survie et au progrès humain, notre société ne peut-elle fonctionner qu'en provoquant systématiquement de la souffrance. Un diagnostic peu reluisant – et que nous préférons donc bannir de notre conscience au quotidien. En la matière, végétariens et végétaliens mettent le doigt sur un point sensible. Ce qui ne fait pas d'eux non plus en soi des gens meilleurs puisque comme chacun sait, certains des personnages les plus répugnants de notre Histoire étaient des végétariens convaincus. Néanmoins, sur un plan systémique, ils contribuent à construire une société plus humaine.

Et le rapport avec la médecine? En dehors du fait que sous nos latitudes, la plupart des gens feraient bien, notamment pour raisons médicales, de manger un peu moins de viande, il y a que faute d'alternatives, le progrès médical repose aujourd'hui encore pour une grande part sur des recherches nécessitant des expériences sur animaux. Certes, en Suisse, le nombre des «expériences causant de lourdes contraintes aux animaux» (une périphrase assez euphémique) a pu, en 2010, être réduit de 14% par rapport à l'année précédente pour tomber à 15000, mais le nombre total des expériences sur animaux a augmenté de 8%. Dans l'ensemble, 761 675 animaux ont été utilisés pour des expériences – un chiffre qui plane comme une ombre au-dessus d'une recherche ayant pourtant pour objectif de réduire la souffrance... humaine.

Même s'il faut reconnaître les réels efforts fournis par l'industrie et la recherche, nous n'en sommes, dans ce domaine, qu'aux balbutiements d'une quelconque amélioration. Espérons qu'un jour, nos descendants considéreront avec incompréhension ce passé obscur où l'on achetait le progrès scientifique au prix de la souffrance de créatures sans défense.

*Bruno Kesseli*

bkesseli[at]emh.ch